

Nous et l'éloge complaisant : l'Anthologie d'al-Manfalouti

2 avril 1912

Puisque d'autres écrivains ont déjà écrit sur ce livre — parmi eux Wali al-Din, un certain autre, et Hafiz — nous jetterons nous aussi notre seau parmi les seaux, comme dit le proverbe arabe, et nous mettrons de côté une part de notre propre travail pour examiner la valeur de ce livre et sa place parmi les œuvres de littérature, par souci de vérité, et pour offrir à la nation conseil et orientation.

Nous ne pensons pas que l'auteur de l'Anthologie s'offusquera de la critique que nous allons écrire, maintenant qu'il a déjà goûté la douceur des éloges que lui ont prodigués tout un groupe d'écrivains et de poètes ; et nous écrivons sur ce livre sous les angles suivants :

Premièrement : sa valeur en tant qu'anthologie, et la qualité de sa sélection. Par cet angle, nous entendons déterminer dans quelle mesure l'auteur a rempli le but que devrait viser, ou devrait être censé viser, toute anthologie littéraire — à savoir, représenter la vie intellectuelle de la nation dont on sélectionne la littérature, en telle ou telle époque, de sorte que l'histoire littéraire puisse, à partir du tableau que dresse cette sélection, former son jugement sur cette nation — si elle mérite la distinction en lettres, ou si elle s'en trouve dépourvue.

Si nous voulons parler du livre d'al-Manfalouti sous cet angle, nous devons nous montrer extrêmement avares d'éloges et de louanges ; car, à notre grand regret, il n'a su nous présenter aucun tableau cohérent de la vie littéraire de la nation arabe, à quelque époque que ce soit. Ce livre n'est, en réalité, qu'un recueil de courts extraits de vers et de prose, sur des sujets variés et d'époques disparates, et chaque extrait ne peut que rarement révéler l'état moral ou intellectuel de l'époque où il fut composé — étant, comme il l'est, à la fois bref et, le plus souvent, isolé de son contexte.

Al-Moufaddal al-Dabbi, dans sa propre sélection, a représenté l'époque préislamique de la meilleure manière, et a légué aux maîtres de la langue une grande quantité de vers arabes qui appuient une bonne part de ce qu'ils ont eux-mêmes écrit ; Abou Tammam et al-Bouhtouri ont fait de même, chacun traitant respectivement des époques omeyyade et

abbasside.

Quant à al-Manfalouti, il a choisi dans la quasi-totalité des époques ; et pourtant, je puis mettre au défi n'importe quel écrivain de prétendre qu'il ait su représenter convenablement l'une quelconque de ces époques. Comment pourrait-il atteindre un tel niveau, celui qui se contente de citer deux vers seulement de 'Adi ibn al-Riqa' sur le perfectionnement de la poésie ?! Le livre, à cet égard, n'a rien apporté du tout à l'histoire littéraire ; il est plutôt taillé sur le modèle de ces ouvrages composés pour les gens d'esprit, qui en mémorisent les extraits afin de s'en servir dans les veillées et les causeries, sans longueur ni ennui — et nous en avons déjà un grand nombre parmi nous.

Le second angle de critique : le soin apporté par notre auteur aux noms des hommes, à leurs dates, et à leurs biographies. Car il ne fait aucun doute que le compilateur d'une anthologie est, en somme, un transmetteur, qui doit être fidèle dans sa transmission et précis dans sa mémoire — comme disent les savants du hadith — de sorte que s'il se trompe sur le nom d'un homme ou sur ses dates, cela devient motif à douter de sa fiabilité et à réviser l'opinion qu'on a de lui. Comment pourrait-il en être autrement, quand cela induit en erreur les jeunes gens qui s'appuieront sur lui pour mémoriser et réciter ?

Le compilateur de l'Anthologie a beaucoup de fautes de ce genre ; mentionnons dès à présent son erreur sur le nom d'un grand écrivain, auteur célèbre dont le nom circule parmi les gens de lettres depuis le quatrième siècle de l'Hégire — à savoir Abou Hilal al-'Askari, qu'al-Manfalouti nomme « Ibn Hilal ». Or nous ne connaissons d'« Ibn Hilal » qu'un calligraphe de la ville de Bagdad ; quant à celui dont al-Manfalouti rapporte réellement les propos, il est bien trop célèbre pour échapper à la reconnaissance — ses livres sont publiés parmi nous, et ses propos sont bien connus !

À cet égard, nous pouvons dire que le compilateur de l'Anthologie a lui-même ouvert la voie au doute et à la suspicion quant à la confiance qu'on peut lui accorder.

Le troisième angle de critique : l'exactitude de l'auteur dans la transmission des textes poétiques et en prose, et dans la compréhension des sens et des intentions de leurs auteurs. Notre ami al-Manfalouti a, là aussi, de nombreuses erreurs ; mentionnons dès à présent son erreur sur le tout premier vers qu'il transmet dans son livre, celui du poète bédouin :

*Un exploit d'éloquence éclatant, dont le peuple fut frappé,
rude dans le trouble aveuglant du discours — je continue de le manier.*

Notre auteur a transmis ce vers de façon corrompue, vocalisant « al-qawm » [le peuple] à l'accusatif, comme s'il s'agissait du complément d'objet, alors que la lecture correcte est le nominatif, comme sujet ; et « mouflaq » devrait être au génitif, comme épithète de « daahiya » [l'exploit, la calamité]. Il a également transmis « bi-'ouwaran » sous une forme altérée, prétendant qu'il s'agissait d'« al-'awra' » [la borgne] — ce qui n'a aucun sens ; la lecture correcte est celle que nous vous avons donnée, et la démonstration complète en est exposée longuement dans le Kitab al-Kamil d'Abou'l-'Abbas al-Moubarrad.

Il a prétendu que le poète se plaint et implore secours contre la sottise de son adversaire, citant cela comme preuve du mauvais sort de la littérature en cette époque — mais, hélas, il s'est trompé ; car le poète, en réalité, se vante de l'acuité de sa langue, se glorifiant de la force de son argument et de la rigueur de sa riposte ! La preuve en est ce qu'il dit ensuite :

*Je l'ai écouté attentivement, et une fois que je l'eus pleinement saisi, j'ai
lancé en retour un autre trait, dont l'effet devait durer longtemps —
on voyait le peuple, devant lui, baisser la tête en silence, comme s'ils
avaient tous bu ensemble quelque vin vieux et puissant, qui n'épargne
même pas le plus robuste d'entre eux.*

Al-Manfalouti s'est trompé ici aussi, transmettant le second hémistiché de ce vers ainsi : « tasaau bi-ka's » [« ils burent ensemble d'une seule coupe »] ; la lecture correcte est celle que nous vous avons donnée, telle qu'elle figure dans les sources fiables, au premier rang desquelles le Kitab al-Kamil.

À cet égard, nous pouvons dire que le compilateur de l'Anthologie n'a même pas atteint un niveau moyen d'exactitude dans la vocalisation, de rigueur dans la transmission, et de justesse dans la compréhension.

Le quatrième angle : le compilateur de l'Anthologie a entrepris, dans son livre, de fournir des notices biographiques pour les poètes et écrivains qu'il a sélectionnés, et n'y a pas davantage réussi ; car il s'est imaginé qu'une notice biographique consiste simplement à mentionner l'année de naissance ou de mort, accompagnée de quelque éloge et louange dont le critique ne devrait pas abuser, mais où il doit au contraire viser la mesure et la réflexion posée.

Que ne donnerais-je pour savoir ! Si tous les poètes et écrivains sont des maîtres accomplis et des génies sans pareil, quelle part reste-t-il alors à la critique véritable, sur tout ce qu'ils ont écrit ou composé ? Voilà une voie qu'ont suivie les anciens, et par laquelle les modernes se sont égarés à leur tour, car elle embellit l'opinion que l'on se fait de chaque écrivain et de chaque homme de lettres, et efface les différences réelles entre leurs rangs respectifs.

Il est étrange, pourtant, qu'al-Manfalouti, malgré tout cela, n'ait pas manqué de déclarer que tel poète appartient au premier rang, et tel autre au second ! Et je ne sais quel critère il a employé pour tracer la limite entre les rangs, et pour distinguer la valeur relative des poètes. À cet égard aussi, nous pouvons dire que le compilateur de l'Anthologie a rempli son livre d'excès et d'exagération.

Il existe d'autres points sur lesquels je ne m'attarderai pas aujourd'hui, car je compte revenir, s'il plaît à Dieu, à une critique plus détaillée ; je me contenterai pour l'heure de ce qui précède, tout en exprimant mon vif regret devant cet état de choses dont nous essayons de nous défaire sans y parvenir — à savoir cet excès dans l'éloge complaisant, et cette surenchère mutuelle de louanges.

Wali al-Din a fait preuve de mesure dans ce qu'il a écrit, mais le « certain autre » n'a pas atteint l'équité dans ce qu'il a publié.

Quant à Hafiz, il est celui qui fait, parmi tous les écrivains, les plus grandes promesses à ses élèves, prétendant que ce livre suffit à lui seul au véritable homme de lettres et à l'écrivain de génie ; et, par ma vie, une part de ce qu'avance Hafiz suffirait bien à satisfaire al-Manfalouti lui-même. Mais, par la vie de Hafiz, si cette nation venait à se remplir d'hommes de lettres qui ne connaissent rien d'autre que ce qui figure dans l'Anthologie d'al-Manfalouti, elle serait bien loin de suffire à quoi que ce soit, ou d'accomplir grand-chose. C'est là un rang que seul un homme aveuglé par la vanité, ou de mauvaise intention, pourrait souhaiter pour sa propre nation — et je tiens Hafiz en trop haute estime pour lui prêter l'une ou l'autre de ces deux qualités ; je lui conseille, en fin de compte, de faire preuve de mesure dans la mise en avant de sa propre personne, et de rechercher le vrai avec réflexion posée. Car ce serait un tort de ma part de passer sous silence sa formule : « Wali al-Din t'a repris » — car les Arabes ne construisent pas le verbe « akhadha » [reprendre, blâmer] avec la préposition « 'ala » dans ce sens, mais bien avec la préposition « bi ». De même, ce serait un tort de passer sous

silence sa formule : « le plus fertile, entre lui et l'éloquence, et le plus sec, entre lui et la maladresse de style » — car le bon goût n'oppose pas la fertilité à la sécheresse, mais bien à la stérilité. Il y a là, pour l'heure, matière suffisante et abondante — et peut-être notre rendez-vous pour la critique de l'Introduction elle-même, dans ses mots et ses sens, n'est-il pas loin.